



« Fatiguées de se prostituer, les Nigérianes font venir une cousine, une nièce. L'engrenage est lancé. »

Un peu plus loin, Joyce écoute de la musique religieuse. « Je suis du Nigéria. Nous sommes chrétiens pentecôtistes. » Elle partage sa carrée avec une autre fille. « On fait 9h-21h, mais ça dépend. En fait, c'est comme on veut. » Un homme passe dans la rue. Elle s'interrompt et compose un visage enjôleur : « Viens, chéri... » Joyce exerce le plus vieux métier du monde dans un décor d'un autre âge. Derrière le voile, l'espace s'ouvre sur un couloir avec, de part et d'autre, deux simples lits en fer, comme on en trouvait dans les vieux pensionnats. Un véritable tue-l'amour. C'est pourtant dans ces alcôves fermées par de simples rideaux que les deux filles reçoivent leurs clients, parfois en même temps. « Les 20-25 euros, c'est pour dix-quinze minutes. Après, s'ils veulent plus, ils paient », précise-t-elle. À l'arrière, un petit bar pour servir une bière aux clients, un bloc de douche. Deux passages non obligés.

Plus haut encore. Jessica joue avec un tube de mascara. Elle vient du Nigéria et travaille, elle aussi, « tout à fait librement ». Son métier ? « Il's fun ! » C'est vrai ? « Non, c'est pas vrai mais tu dois le prendre comme ça, sinon, tu déprimes. » Fait-elle partie d'une « organisation », croise-t-elle parfois les autres Nigérianes du quartier ? Elle hésite. Regards entendus et réponse attendue : « Non, je ne connais personne. Juste hello-hello. » Auraient-elles, peut-être, peur d'en dire trop ?

Au neuvième étage de la tour qui surplombe le parc du Botanique, à la section meurs de la Police fédérale. Le commis-

saire Franz Vandeloock nous reçoit dans son bureau. Au mur, une affiche montrant une jeune fille africaine tenue de force par une dame en boubou : « Work abroad ? Don't be deceived. It could be forced prostitution. » « Dans la prostitution africaine, quand on parle de réseau d'exploitation, commence le commissaire, on parle surtout du Nigéria. » Le pays le plus peuplé d'Afrique, dont la diaspora s'étend dans tous les pays occidentaux.

Jusque dans les années 80, le Nigéria connaît une situation relativement stable. Puis, la violence, la crise économique et les guerres internes éclatent. La pauvreté s'installe dans un pays qui a goûté au luxe ostentatoire, à la culture bling-bling, où les bijoux, les grosses voitures et les belles villas sont plus qu'ailleurs un signe de réussite.

« Fin des années 80, des femmes de la ville de Benin City décident d'aller en Europe pour se prostituer. » Franz Vandeloock insiste sur le mot « décider ». « Au Nigéria, la sexualité n'est pas nécessairement liée à l'amour, au mariage et au couple. Il peut être normal d'utiliser son corps pour nourrir sa famille, ou normal qu'un homme d'affaires marié s'affiche en public avec une jeune fille. Tout le monde sait qu'il la paie, mais c'est socialement accepté. » De retour au pays, ces femmes étalent les richesses engrangées. D'autres partent, à leur suite, attirées par l'argent facile. C'est cette deuxième vague de femmes qui se transforment en redoutables mères maquerelles, premières d'une longue série. « Fatiguées de se prostituer elles-mêmes,